

YANN QUEFFÉLEC

SOUVENIRS D'ENFANCE

YANN QUEFFÉLEC

S O U V E N I R S D ' E N F A N C E

r é c i t

Traduction anglaise de Charles Johnston

Le voyage a commencé par la nuit, à l'âge immobile des murmures engloutis, comme si des poissons conspiraient dans la pièce à côté. Il était l'hôte unique d'un océan miniature, le ventre maternel. Il écoutait, il voyait, pensait avec les moyens du bord.

En 1949, il ouvre les oreilles et les yeux dans une existence où l'on joue du piano. Il ne pourra plus jamais s'en passer.

Brigitte Engerer - Ange rare a-t-on pu lire parfois - n'est encore pour ses parents qu'un vœu idyllique, un rêve.

Dans la musique il a retrouvé la nuit.

Un bien grand mot ? On ferme les yeux, on y est. Ce n'est ni grand ni loin. C'est infini.

Dans la nuit, le plus ouvert des espaces naturels, il a rencontré celui qu'il est encore aujourd'hui, cet homme-enfant qui va et vient entre deux horizons.

La musique, il ne l'a pas rencontrée. Ce n'est pas elle qu'il poursuivait, petit garçon, quand il faisait jouer sa boîte à mélodies vert absinthe, avec dessus la gitane cambrée tournant un flamenco sur ce rien d'harmonie saccadée, valse de Tchaïkovsky, Brahms ou quiconque

Il attrapait la gitane à pleine main, remontait le mécanisme et fermait les yeux. La nuit tombait.

Dans la musique il a rencontré sa mémoire, un refrain sans visage, plus ancien qu'il n'était quand la gitane au flamenco poussif valsait sur un air de Brahms ou Tchaïkovsky.

Il a rencontré la nuit, la mémoire, et la mémoire était son élément, le seul théâtre où il voulait jouer sa vie, quitte à blasphémer les heures qui faisaient mine de l'embringer dans leur suite ou rendez-vous.

De la mémoire à la vocation romanesque c'est un intervalle étroit, à peine de quoi loger un stylo. Écrivain ou personne voilà ce qu'il est, sera.

Dans la musique il se souvient, il est ailleurs : sa mère chantait au piano l'*Air de la Nuit*, les *Housards de la garde* ou la *Comtesse au cœur qui bat*, le *Petit Frère* ou le *Chaste Baiser d'amour*, ou le *Roi des aulnes*, œuvre d'un Schubert qui n'avait pas seize ans. Et cependant qu'elle chantait, il se tenait pelotonné à ses pieds, le nez contre un jambage mouluré du Pleyel où vivait une odeur tropicale, intermédiaire entre banane et café, avec cette note miellée d'encaustique inventée par les moines de Saint-Wandrille.

Au printemps 1969, il regarde Tita interpréter le piaffant *Allegro barbaro* du Magyar Bela Bartok, jeune homme en rébellion contre le lamento perpétuel dont se berce la pusztá, jusqu'à Budapest. Tita, sa sœur... Il voit le double des mains se cabrer et s'affairer dans les profondeurs laquées du couvercle noir. Il commence à mépriser chez lui sa tendance au lyrisme, cette petite larme au bord des cils toujours prête à l'anéantir. Il aimerait bien tordre le cou aux émotions lacrymogènes, brigner un idéal moins compatissant. Mais bon Dieu, que peut bien espérer ici bas un art aux yeux secs ?

Dans la musique, il a rencontré la soliste Brigitte Engerer en 1982. C'était à Saint-Lizier, pays cathare. Elle donnait un récital. La manière dont elle exposait au clavier les tableaux de Moussorgsky avait pour lui la plénitude océanique d'un firmament d'Iroise, déchirant la nuit sur des eaux noir et or. Plus tard il retrouva cette impression familière en regagnant son bercail, la côte ouest. Musique, reflets d'étoiles jetées à la mer un soir de grand vent, même émotion.

Il se procura tous les enregistrements de Brigitte Engerer, il retourna l'écouter en concert. Moussorgsky, Mozart, Schumann, Tchaïkovsky, Chopin, Debussy, la vie se faisait légende et lendemain sous ses doigts, se faisait printemps, promesse, enfance...

- Enfance est le maître mot du talent qui dit la beauté dionysiaque du voyage humain, qu'il s'achève ou non. Qu'il soit partance ou retour. Nous sommes tous les passagers en permission d'un livre d'images éternel où chacun revit son histoire avec sa voix des premiers jours :

Rappelle-toi,
Qui que tu sois,
Il pleuvait sans cesse sur Brest,
Budapest, Jérusalem,
Bagdad ou Moscou,
Les soldats de bois revenaient du front,
Les dormeurs du val se réveillaient,
Deux trous rouges au côté droit,
Et tous ces moutards marchaient au pas !
Camarade ! au pas !
Une gitane valsait,
Une poupée tombait malade,
On cassait la gitane,
On enterrait la poupée,
On dansait la polka, La mazurka,
La vodka
Il y avait du bon tabac,
Dans la tabatière de Babayaga,
Cadet Roussel avait trois maisons,
Le Petit Prince aimait une rose,
Un mouton,
Laissez venir à moi,
Et cetera.

Un dimanche matin les a vus partir vers New York. Elle allait jouer au Carnegie Hall, répétition le soir même et concert unique le lendemain. On les avait assis par faveur dans le plus vélocé des avions qui filait à mach 2 par dessus les nuages d'un autre monde, si haut que l'azur tournait au vert vénitien. Trois heures de croisière ultra-marine en plein ciel et ils toucheraient terre à Kennedy Airport.

L'hôtesse leur versa du Chambolle Musigny 1976 dans des verres de cristal au chiffre de la compagnie. Elle annonça turnedos Rossini, saint-nectaire fermier, baba au rhum, café gourmand, pousse café. Par précaution il serrait sur son ventre, à même la peau, le manuscrit d'un roman inachevé. Au cas où l'avion brûlerait, pardi ! Sur ce l'avion a brûlé : il s'est mis à chanter le front collé au hublot, respirant les effluves de vinyle cramé, sourd à l'indignation navrée des passagers, du steward divorcé dont la gamine de huit ans voyageait pour la première fois avec lui, gratis pro deo. Il s'est ratatiné d'effroi dans cette mélodie aphone qui vient aux lèvres des vivants, mironton, quand Malbrough a peur, mirontaine –

– Quand l'avion brûle,

Quand le paquebot pique du nez,

Quand il est plus tard qu'on ne pense...

Dans la musique il vient au monde, il s'en va, enfant lorsqu'il naît, enfant lorsqu'il renonce à naître, à dire areu sur le mode eschatologique, mais oui !

Le jour où la musique lui sauva la vie dans l'avion, il forma un vœu. Désormais la musique lui sauverait la vie tous les jours. Elle ne ferait plus qu'une avec cette feuille ivoire en papier de riz qu'il tourmentait quotidiennement pour... Il préférerait ignorer pourquoi il écrivait. Il aurait moins bien écrit s'il avait su formuler ses intentions, son amour de la douleur des mots couchés vivants sur la page. Il n'aurait plus écrit du tout. C'est volatil une âme d'enfant.

Il réunit sur un seul et même phonogramme, une bande magnétique de quatre-vingt-dix minutes, les harmonies qu'il préférerait - *liebeslieder*, *Greensleeves*, cantos à moitié païens d'Armor, Noël roumains, envolées transylvaines à fendre l'âme. Et l'âme fendue, tour à tour avec Tchaïkovsky (ah ! la Dame de Pique), Mozart (ah ! les andantes), Puccini (ah ! l'Agnus Dei), Sibelius (ah ! la Troisième symphonie), Grieg, Kodaly, Bartok, Smetana, Brahms, Rachmaninov, Balbastre (ah ! les berceuses pour Marie-Antoinette), Bizet, Schumann, il s'étourdissait au travail. Le soir, il demandait à Brigitte Engerer de lui jouer la Mélodie hongroise ou cet intermezzo qu'il aurait pu composer à la place de Brahms, eût-il déchiffré le code ensorcelé des appoggiatures et autres nuances de la gamme. Il s'endormait transi d'émotion,

fier comme Artaban et Caracalla réunis. La musique interposait devant ses yeux comme un diaphragme clair-obscur où les mots s'animaient, chacun tirant du voisin son éclat, sa chaleur, son ombre, et disant ce qu'il n'avait jamais dit avant Lui. Petit malin qu'il était. Il n'écrivait plus désormais qu'en état d'inspiration extrême, et, s'il existait dans son cœur des portes fermées, la musique les ouvrirait. De la sorte il enchaîna la narration d'un vaste roman qu'il mena sans effort et sans peur jusqu'au mot FIN, le sourire au bec. Sur ce galimatias bouleversé, illisible, il coula un matin la paraffine de plusieurs centaines de bougies et ce déchet littéraire hautement nocif fut immergé au fond d'une armoire, elle-même isolée dans une cave sous un édifice de vingt-huit étages au bas mot, là-même où les Romains venaient acheter leurs javelots avant Jésus-Christ.

Écrire en musique ? Folie. Monomanie. On s'imagine qu'il suffit d'être ému pour s'émouvoir. D'avoir les sentiments pour avoir les mots. Il n'est pas loin d'en vouloir à Brigitte Engerer de l'ascendant qu'elle exerce en jouant du piano sur les sens du commun des mortels. Il rêve d'y arriver.

Quelquefois, il pense crûment à son oreille interne, à ce tympan chétif que l'esthétique a bien fait d'ignorer. Le contraire de la musique, cette Arlésienne à la fois géante et minuscule, assez fluide pour atteindre l'âme en remontant ce labyrinthe auriculaire, infiltrant la peau comme le moindre souvenir.

Il ne fait plus tourner la gitane au flamenco, mais il suffit toujours d'une chanson pour qu'il ferme les yeux. Il n'est plus un enfant sauf quand il ferme les yeux, s'abandonne à la vie de si loin venue battre dans son cœur.

La musique, non, il ne l'a jamais rencontrée. Il n'y tient pas.

Memories of childhood

The voyage began with night, at the motionless age of submerged murmurs, as if fish were conspiring in the room next door. He was the sole guest of a miniature ocean, his mother's womb. He listened, he thought, he saw with what was available aboard.

In 1949, he opened his ears and eyes on an existence in which those around him played the piano. He would never be able to do without it for the rest of his life.

Brigitte Engerer – *Ange rare*, as the name has sometimes been written phonetically – was for the moment no more than an idyllic desire, a dream in her parents' heads.

In music, he found night once more.

Is that putting it too strongly? You close your eyes and you're there. It is neither grand nor far away. It's infinite.

In the night, the most open of natural spaces, he met what he still is today, that man-boy who comes and goes between two horizons.

Music: he never met it. It wasn't music that pursued him when, as a small child, he played his absinthe-green musical box with the gypsy girl on top, arching her shoulders to dance a flamenco on those scraps of jerky harmony, a waltz by Tchaikovsky, Brahms or whoever.

He would seize the gypsy in his fist, wind the mechanism up and close his eyes. Night fell.

In music he met his memory, a faceless refrain, older than he was when the gypsy with her effortful flamenco waltzed to a tune by Brahms or Tchaikovsky.

He met night, memory, and memory was his element, the only theatre where he wanted to play out his life, even if it meant blaspheming the hours that pretended to involve him in their succession of appointments.

From memory to the novelist's vocation is a non-existent interval, you hollow it out with your pen. A writer or else no-one at all: that's what he was, and would be.

In music he remembers, he is elsewhere: his mother sat at the piano singing *L'Air de la nuit*, *Les Housards de la Garde* or *La Comtesse au cœur qui bat*, *Le P'tit frère* or *Le Chaste baiser d'amour*, or *The Erl-King*, written by a Schubert not yet sixteen years old. And while she sang, he stayed snuggled up at her feet, his nose pressed to the mouldings on the leg of the Pleyel where dwelt a tropical odour, halfway between banana and coffee, with that honeyed note of wax polish invented by the monks of Saint-Wandrille.

In the spring of 1969, he watches Tita playing the stamping *Allegro barbaro* of the Magyar Béla Bartók, a young man in a state of rebellion against the perpetual lament with which the puszta deludes itself, all the way to Budapest. Tita, his sister . . . He sees the mirror image of her hands arching up and busying themselves in the lacquered depths of the black lid. He is beginning to despise his tendency towards lyricism, that little tear at the edge of his eyelids always ready to overwhelm him. He'd like to put an end to these lachrymal emotions, to solicit a less compassionate ideal. But, good God, what hope is there in this world for a dry-eyed art?

In music, he met the soloist Brigitte Engerer in 1982. It was at Saint-Lizier, in Cathar country. She was giving a recital. The way she exhibited Mussorgsky's pictures on the keyboard had, for him, the oceanic plenitude of a firmament in the Iroise region of Brittany, rending the night above black and gold waters. Later he had this familiar impression once more when he returned to the west coast that had nurtured him. Music, reflections of stars thrown into the sea on a night of high winds: the same emotion.

He got all of Brigitte Engerer's recordings; he went back to hear her again in concert. Mussorgsky, Mozart, Schumann, Tchaikovsky, Chopin, Debussy, life became legend and future under her fingers, became spring, promise, childhood . . .

Childhood is the key word for the talent which tells of the Dionysiac beauty of the human voyage, whether that voyage ends or not. Whether it is outward bound or homeward bound. We are all passengers on leave from an eternal picture-book in which each of us relives his history with the voice of his first days:

Remember,
Whoever you are,
It was raining incessantly over Brest,
Budapest, Jerusalem,
Baghdad or Moscow,
The wooden soldiers were coming back from the front,
The sleepers in the valley were awakening,
Two red holes on the right side,
And all those kids were marching in time!
Comrade! Right, left!
A gypsy waltzed,
A doll fell ill,
We broke the gypsy,
We buried the doll,
We danced the polka, the mazurka,
Vodka,
There was good snuff
In Baba Yaga's snuffbox,
Cadet Roussel had three houses,
The Little Prince loved a rose,
A sheep,
Let them come to me,
Et cetera.

One Sunday morning they set off for New York. She was going to play at Carnegie Hall: a rehearsal that evening, a single concert the next day. They had been seated, by special favour, in the swiftest of aeroplanes, which flew at Mach 2 above the clouds of another world, so high up that the azure turned Venetian green. Three hours of ultramarine cruising in mid-air and they would land at Kennedy Airport.

The stewardess poured them Chambolle Musigny 1976 in crystal glasses with the airline's monogram. She announced tournedos Rossini, farmhouse saint-nectaire, rum baba, *café gourmand*, liqueurs. As a precautionary measure, he held to his stomach, next to the skin, the manuscript of an unfinished novel. In case the plane caught fire, by God! Whereupon the plane did catch fire: he began to hum, his forehead glued to the window, breathing in the smells of burnt vinyl, deaf to the distressed indignation of the passengers, of the divorced steward whose eight-year-old girl was travelling with him for the first time, gratis pro Deo. He curled up with fear inside that tuneless melody that springs to the lips of the living, *mironton*, when Malbrough is afraid, *mirontaine* . . .

When the plane catches fire,

When the liner's nose dips,

When it is later than you think . . .

In music he comes into the world, he leaves it, a child when he is born, a child when he renounces birth, refuses to produce his first gurgle in eschatological mode, oh yes!

The day music saved his life in the plane, he made a vow. From now on music would save his life every day. It would be inseparable from that ivory sheet of rice paper which he tormented daily to . . . But he preferred not to know why he wrote. He would have written less well if he had been capable of formulating his intentions, his love for the pain of words set down living on the page. He would not have written anything more at all. A child's soul is a volatile thing.

He assembled on a single carrier – a ninety-minute cassette tape – all his favourite harmonies: *Liebeslieder*, *Greensleeves*, half-pagan cantos from Armor, Romanian Christmas songs, flights of Transylvanian eloquence to rend the heart. And, his heart duly rent, in turn by Tchaikovsky (ah, *The Queen of Spades!*), Mozart (ah, the andantes!), Puccini (ah, the Agnus Dei!), Sibelius (ah, the Third Symphony!), Grieg, Kodály, Bartók, Smetana, Brahms, Rachmaninoff, Balbastre (ah, the lullabies for Marie-Antoinette!), Bizet, Schumann, he intoxicated himself at his desk. In the evenings, he asked Brigitte Engerer to play him the 'Hungarian Melody', or that intermezzo which he could have composed in place of

Brahms, if only he had deciphered the enchanted code of appoggiaturas and other such theoretical niceties. He went to sleep paralysed with emotion, as proud as Lucifer and a peacock combined. Music interposed before his eyes something like a chiaroscuro aperture in which words came to life, each of them taking from its neighbour its splendour, its warmth, its shadow, and saying what it had never said before He used it. Smart alec that he was. Now he wrote only in a state of extreme inspiration, and if closed doors still existed in his heart, music would open them. Proceeding thus, he strung together the entire narrative of a vast novel which he effortlessly and fearlessly carried right through to the words THE END, a beaming smile all over his face. One morning, he poured over this deeply emotional and utterly unreadable gibberish the paraffin wax of several hundred candles, and this highly toxic literary waste was then dumped at the bottom of a cupboard, itself isolated in a cellar under a building of at least twenty-eight floors, in the very place where the Romans came to buy their javelins in the pre-Christian era.

Writing to music? Madness. Monomania. One imagines that it is sufficient to be moved in order to move others. To have the feelings in order to have the words. He is not far from holding against Brigitte Engerer the ascendancy that she exercises over the senses of ordinary mortals when she plays the piano. He dreams of being able to do the same.

Sometimes, he thinks unabashedly of his inner ear, that puny tympanum that aesthetics has quite rightly chosen to ignore. The opposite of music, that elusive phenomenon at once gigantic and tiny, fluid enough to reach the soul by making its way through this auricular labyrinth, infiltrating the skin like the slightest memory.

He no longer makes the flamenco dancer spin, but a song is still enough to make him close his eyes.

He is no longer a child except when he closes his eyes, abandoning himself to the life come from so far away to beat in his heart.

Music: no, he has never met it. He is not that keen on the idea.

Brigitte Engerer piano

Ses études musicales commencées dès l'âge de 5 ans, Brigitte Engerer entre très tôt dans la cour des grands. Premier Prix de piano à l'unanimité au CNSM de Paris à 15 ans, lauréate du Concours Marguerite Long un an plus tard, elle accepte l'invitation du Conservatoire de Musique de Moscou où elle suit les cours de perfectionnement de Stanislav Neuhaus. Forte de cette expérience, elle remporte les concours internationaux Tchaïkovski et Reine Elisabeth et collabore avec Herbert von Karajan et l'Orchestre Philharmonique de Berlin (1980). Tous les grands chefs la convient alors à se produire sous leur direction : Barenboïm, Mehta, Rostropovitch, Ozawa, Casadesu... Elle traverse le monde, accompagnée par les orchestres les plus réputés et il suffit de l'écouter avec ses partenaires chambristes tels que Olivier Charlier, Hélène Mercier, Dmitri Sitkovetski, David Geringas, Henri Demarquette, Boris Berezovsky ou Alexander Kniazev pour se rendre compte de l'infailibilité et du raffinement de son jeu.

Sa discographie, maintes fois récompensée, comprend des œuvres de Schumann, le *Concerto n°1* de Tchaïkovski et le *Concerto en la mineur* de Schumann, ainsi qu'une intégrale des Nocturnes de Chopin ; on lui doit également un disque de sonates de Beethoven, Grieg, Schumann avec Olivier Charlier, ainsi que l'intégrale de l'œuvre à deux pianos de Rachmaninov avec Oleg Maisenberg. Elle a enregistré les Concertos de Clara et Robert Schumann, l'intégrale de l'œuvre pour piano et violoncelle de Chopin avec Henri Demarquette ainsi que le *Requiem allemand* avec le Chœur Accentus et Boris Berezovsky.

Louangée de par le monde pour une maturité et une sensibilité rares, pour la puissance et la délicatesse de son jeu, Brigitte Engerer a été nommée Chevalier de la Légion d'Honneur, Officier du Mérite et Commandeur des Arts et Lettres par le gouvernement français. Elle est également membre de l'Institut de France, Académie des Beaux Arts.

Brigitte Engerer piano

Brigitte Engerer began studying music at the age of five and quickly distinguished herself as a major talent. After receiving a Premier Prix in piano by unanimous decision at the Conservatoire National Supérieur de Musique in Paris at fifteen and winning a prize at the Marguerite Long Competition the following year, she accepted an invitation from the Moscow Conservatory to attend the advanced classes of Stanislav Neuhaus. Armed with this experience, she went on to pick up prizes at the Tchaikovsky and Queen Elisabeth of Belgium International Competitions, and to play with Herbert von Karajan and the Berlin Philharmonic Orchestra (1980). This led to invitations to appear under all the finest conductors of the day, among them Barenboim, Mehta, Rostropovich, Ozawa, and Casadesu. She now travels the world for concerts accompanied by the foremost orchestras, and is also a renowned chamber musician: one need only hear her perform with such partners as Olivier Charlier, Hélène Mercier, Dmitri Sitkovetsky, David Geringas, Henri Demarquette, Boris Berezovsky and Alexander Kniazev to take the full measure of the infallibility and refinement of her playing.

Her discography, which has won many awards, features solo works by Schumann, Tchaikovsky's Concerto no.1 and the Schumann Concerto, the complete Chopin Nocturnes, and a CD of Beethoven sonatas; chamber recordings include the violin sonatas of Grieg and Schumann with Olivier Charlier, and Rachmaninoff's complete works for two pianos with Oleg Maisenberg. Among her recent releases are the concertos of Clara and Robert Schumann, Chopin's complete works for piano and cello with Henri Demarquette, and the *Deutsches Requiem* of Brahms (version with two pianos) with Boris Berezovsky and the Accentus Chamber Choir under Laurence Equilbey.

Brigitte Engerer is acclaimed throughout the world for her exceptional artistic maturity and sensibility, and for the strength and delicacy of her playing. The French government has appointed her Chevalier de la Légion d'Honneur, Officier du Mérite and Commandeur des Arts and Lettres. She is also a member of the Académie des Beaux Arts at the Institut de France.

Brigitte Engerer piano

Œuvres de

Piotr Ilyitch Tchaïkovsky *Album d'enfants opus 39*

Tchaïkovsky,

1. Prière du matin (Andante, en sol majeur) 1'12

2. Le matin en hiver (Allegro, en si mineur) 0'55

3. Le petit cavalier (Presto, en ré majeur) 0'38

Moussorgsky,

4. Maman (Moderato, en sol majeur) 1'22

5. Marche des soldats de bois (Moderato, en ré majeur) 0'52

Liadov, Glinka,

6. La poupée malade (Moderato, en sol mineur) 1'25

7. Enterrement de la poupée (Adagio, en ut mineur) 1'34

Alabiev,

8. Valse (Allegro assai, en mi bémol majeur) 1'20

9. La nouvelle poupée (Allegro, en si bémol majeur) 0'37

Chostakovitch,

10. Mazurka (Allegro non troppo, en ré mineur) 1'02

11. Chanson russe (Allegro, en fa majeur) 0'42

Rachmaninov,

12. Le paysan joue de l'harmonica (Adagio, en si bémol majeur) 0'51

13. Chanson napolitaine (Vivace, en ré majeur) 0'32

Scriabine.

14. Polka (Moderato, en si bémol majeur) 0'51

15. Chanson italienne (Moderato assai, en ré majeur) 0'59

16. Vieille chanson française (Molto moderato, en sol mineur) 1'03

17. Chanson allemande (Molto moderato, en mi bémol majeur) 1'11

18. Chanson napolitaine (Andante, en mi bémol majeur) 1'05

19. Le conte de la vieille (Moderato, en ut majeur) 0'51

20. La sorcière (Presto, en mi mineur) 0'43

21. Douce rêverie (Moderato, en ut majeur) 2'12

22. Le chant de l'alouette (Moderato, en sol majeur) 1'01

23. L'orgue de Barbarie (Andante, en sol majeur) 0'53

24. A l'église (Moderato, en mi mineur) 2'04

Modest Moussorgsky

25. Une larme (en sol mineur) 3'31

Anatole Liadov

26. Mazurka 1'35

27. Une Tabatière à musique opus 32 (en la majeur) 2'30

Mikhail Glinka

28. Séparation 3'42

Alexander Alabiev

29. Le Rossignol 2'55

Dimitri Chostakovitch

30. Danse 0'37

31. Valse de la Poupée 1'58

32. Polka 1'27

33. Valse Plaisanterie 2'34

Sergueï Rachmaninov

34. Polka italienne 1'59

Anton Rubinstein

35. Mélodie opus 3 n°1 4'27

36. Polka opus 82 n°7 3'09

37. Romance « Die Nacht » opus 44 n°1 3'04

Alexander Scriabine

38. Nocturne opus 9 (ré bémol majeur) 5'52

Fontevraud ou 900 ans d'Histoire

Considérée comme l'une des plus grandes cités monastiques d'Europe, nécropole royale des Plantagenêt, dont les géants polychromes sont abrités dans sa grande abbatale, l'Abbaye de Fontevraud frappe autant par sa taille que par son originalité.

Fondée en 1101 par un ermite breton, Robert d'Arbrissel, Fontevraud fut, de tout temps, un ordre double, masculin et féminin. Dirigé par trente-six abbesses, qui ne dépendaient que du Pape et du Roi, Fontevraud fut ainsi, sept siècles durant, un témoin privilégié de l'Histoire de France. Elle était, à la veille de la Révolution, l'Abbaye la plus puissante de France. Napoléon en fit une prison, la sauvant ainsi de la destruction. Centre culturel de rencontre, l'Abbaye de Fontevraud, haut lieu de concerts, de colloques et d'expositions, accueille également des artistes en résidence, et notamment des musiciens venant, pour des enregistrements, tirer profit des qualités acoustiques exceptionnelles du Réfectoire et du Haut-dortoir.

L'Abbaye de Fontevraud constitue un cas exemplaire de coopération étroite et réussie entre l'État et une grande collectivité territoriale : la Région des Pays de la Loire.

Fontevraud vient d'être classée au Patrimoine Mondial de l'U.N.E.S.C.O. dans le cadre de l'inscription de la Loire au Patrimoine de l'Humanité.

www.abbaye-fontevraud.com

Fontevraud, 900 years of History

Considered to be one of the largest remaining monastic cities in Europe, royal necropolis of the Plantagenet family, whose polychrome recumbant statues rest in the Abbey's Church, the Abbey of Fontevraud is striking in both size and originality. Founded in 1101 by a Breton hermit, Robert d'Arbrissel, Fontevraud was a double order abbey with both nuns and monks. Ruled over by 36 abbesses who were answerable only to the Pope and the King, Fontevraud was, for seven centuries, a privileged witness to France's History. It was the most wealthy and powerful Abbey in France up until the eve of the national Revolution, whereafter it was transformed into a prison by Napoléon, saving it from destruction. Cultural encounter centre, the Abbey of Fontevraud, important location for concerts, seminars and exhibitions, also receives artists in residence, especially musicians who wish to record and to benefit from the exceptional acoustic qualities of the Refectory and High-Dormitory.

The Abbey of Fontevraud constitutes an example of close and successful cooperation between the state and a large territorial community, namely the Région des Pays de la Loire.

Fontevraud was listed as World Heritage in 2001 by U.N.E.S.C.O. along with the inscription of the Loire Valley.

www.abbaye-fontevraud.com

Fontevraud – 900 Jahre Geschichte

Die Abtei von Fontevraud, eine der größten
mönchischen Einheiten Europas und letzte Ruhestätte der Plantagenêt-Könige, deren polychrome Grabfiguren sich in der Abteikirche befinden, erstaunt durch ihre Größe und ihre Originalität. Fontevraud wurde 1101 von einem bretonischen Eremiten, Robert d'Arbrissel, gegründet und war immer ein für Männer und Frauen bestimmter Doppelorden. Die Abtei wurde im Laufe der Zeit von 36 Äbtissinnen geleitet, die nur vom Papst und vom König abhingen, und war dadurch sieben Jahrhunderte lang ein besonderer Zeuge der Geschichte Frankreichs. Sie war am Vorabend der Revolution die mächtigste Abtei Frankreichs.

Napoleon verwandelte sie in ein Gefängnis und rettete sie so vor der Zerstörung. Die Abtei von Fontevraud beherrscht heute ein Kulturzentrum und ist eine Hochburg für Konzerte, Kolloquien und Ausstellungen. Sie empfängt ebenfalls Künstler in Residenz, insbesondere Musiker, die sich für ihre Tonaufnahmen die außerordentliche Akustik des Refektoriums und des Oberen Schlafsaales zunutze machen. Die Abtei von Fontevraud ist ein Beispiel der engen und gelungenen Zusammenarbeit zwischen dem Staat und der Gebietsverwaltung der Loireländer.

Fontevraud wurde von der U.N.E.S.C.O. im Rahmen der Loireländer zum Weltkulturerbe erklärt.

www.abbaye-fontevraud.com

Fontevraud o 900 años de Historia

Considerada como una de la más grandes ciudades monásticas de Europa, necrópolis real de los Plantagenêts, cuyos yacientes políchromos están resguardados bajo la gran abacial, la Abadía de Fontevraud lla ma la atención tanto por su tamaño como por su originalidad. Fundada en 1101 por un ermitaño bretón, Robert d'Arbrissel, Fontevraud fue, en todos tiempos, un orden doble, masculino y femenino. Dirigido por treinta y seis abadesas quines solo dependían del Papa y del Rey, Fontevraud así fue, a lo largo de siete siglos, un testigo privilegiado de la Historia de Francia. Y era, en vísperas de la Revolución, la Abadía la más poderosa de Francia. Napoleón la convirtió en una cárcel, salvándola de la destrucción. Centro cultural de encuentro, la Abadía de Fontevraud, alto lugar de conciertos, de coloquios y de exposiciones, recibe también artistas residentes y especialmente músicos, quienes para sus grabaciones pueden disfrutar de la excepcional calidad acústica del Refectorio y del Dormitorio común. La Abadía constituye un caso ejemplar de estrecha y lograda cooperación entre el Estado y una colectividad territorial : la Región de «Pays de la Loire». Fontevraud ha sido recientemente clasificada Patrimonio Mundial del U.N.E.S.C.O. en el marco de la entrada de la “Loire” en el Patrimonio de la Humanidad.

www.abbaye-fontevraud.com



Abbaye Royale de Fontevraud

Enregistrement réalisé à l'Abbaye Royale de Fontevraud les 6, 7 et 8 juin 2006 / Prise de son et direction artistique : Cécile Lenoir / Montage : Brigitte Engerer et Cécile Lenoir / Piano et accord : Denijs De Winter / Conception et suivi artistique : Maud Gari, François-René Martin et René Martin / Design : Jean-Michel Bouchet – LM Portfolio / Réalisation digipack : saga illico / Photo intérieure : Karl Lagarfeld / Fabriqué par Sony DADC Austria / © & © 2007 MIRARE, MIR 022

MIRARE PRODUCTIONS / Mail : info@mirare.fr / Adresse : 16 rue Marie-Anne du Boccage, 44 000 Nantes - France

Cet enregistrement a été réalisé avec la participation
de l'Abbaye Royale de Fontevraud Centre Culturel de l'Ouest

